

Le coeur dans les étoiles La Vèze > Saint-Jean-Pied-de-Port



Philippe Roy nous a envoyé un long et beau texte sur son chemin, illustré de très belles photographies. La rédaction a donc décidé de le publier en 3 parties sur le bulletin.

Lundi 9 avril 2012, lundi de Pâques : c'est le grand départ après une préparation de plusieurs mois. Il est 6h00 du matin et je pars dans la nuit de ma maison de La Vèze. Il fait froid et je ne sais pas encore que des conditions atmosphériques difficiles marqueront ce mois d'avril. Je suis en route pour ce projet qui me poursuit depuis quelques dizaines d'années et doit m'emmener à Compostelle et Fisterra, si Dieu le veut.

Il est difficile de rendre compte d'une telle pérégrination en une ou deux pages, tant la densité est extrême, les paysages sublimes, même sous la pluie, dans la neige ou le brouillard, les rencontres riches en épaisseur humaine et multilingues : c'est bien connu, l'idiome n'arrête pas le pèlerin ! Le départ est placé sous le sceau du cheminement de foi : bénédiction des Franciscains de la Chapelle des Buis, mes voisins, et première étape à l'Abbaye d'Acéy qui ont été des voisins, amis et guides spirituels pendant 35 ans. Le frère Benoît qui me voit arriver avant les Vêpres en reste bouche-bée. Frère Bernard, l'hôtelier, m'accueille avec sa chaleur habituelle : cela fait du bien dans les frimas, et puis l'âme a autant besoin de massages (spirituels) que le corps. Je suis le seul pèlerin parmi quelques retraitants, et Frère Bernard me chouchoute. L'étape à l'Abbaye est un hébergement de luxe pour le pèlerin, à tout point de vue. Je pars le lendemain très tôt dans la nuit, car j'aime les grandes étapes. La lune me guide, c'est très romantique, les étoiles aussi, parmi elles, l'étoile de Compostelle. C'est un moment propice à la prière et à la contemplation.

La Bourgogne est traversée moitié sous le soleil, moitié sous la pluie : c'est un comble pour un pays de vin. Je ne savais pas ce qui m'attendait. J'ai la chance en arrivant à Moroges de rencontrer deux pèlerins franc-comtois et un Alsacien avec qui je partage le refuge. Ils font comme moi l'intégralité du parcours depuis chez eux. C'est là que je fais la connaissance de Robi de Courtavon dans le Sundgau ; nous sympathisons tout de suite, car nous avons des points de rencontre dans notre vie personnelle. Il marche en souvenir de son épouse et pour une association qui œuvre pour la recherche sur les tumeurs cérébrales, mal dont est décédée sa femme quelques années auparavant. C'est quelqu'un de joyeux malgré tout, mais dont le discours est très fataliste. Nous ne nous reverrons pas. Le dimanche suivant, au départ de Cluny, s'abattent des pluies diluviennes. Il est clair que cela ne va pas arrêter le pèlerin. D'ailleurs, ça va cesser ! Eh bien non ! Toute la journée, elles m'accompagneront jusqu'au soir, en plus du vent et du

brouillard. Je suis dans les Monts du Beaujolais, mais le beaujolais s'est transformé en eau ! Mon étape du soir sera le rayon de soleil, dans un petit château dans la forêt, accueilli par un châtelain original, mais chaleureux et bon cuisinier, et avec du chauffage pour sécher les chaussures. Le lendemain, je passe le Mont Saint Rigaud dans la neige cette fois, pour parvenir au Cergne où je suis accueilli par la famille Danière : des gens extraordinaires qui mettent leur maison à disposition pour l'accueil des pèlerins.

Puis se succèdent la Côte Roannaise avec des moments uniques : à Bully, mon hôte tient un gîte privé qui est pour le moment en réfection. C'est tout naturellement qu'il m'invite à dormir dans sa demeure luxueuse. Je suis, la nuit suivante et pour une nuit, le prieur de Montverdun et je dors tout seul dans le prieuré perché sur la colline.

Je passe les Mont du Forez dans une alternance de soleil et de pluie. Arrivé au Puy en Velay, je suis saisi par l'émotion, car je commence cette fameuse voie empruntée par la majorité des pèlerins depuis le Haut Moyen-Age. Pour l'instant, au bout de 550 kilomètres, tout va bien : pas d'ampoules, pas de douleurs quelconques. La préparation avec mon pédicure porte ses fruits.



Aubrac est recouvert d'une bonne couche de neige, mais le paysage est extraordinaire.

Pause casse-croûte au soleil, sur la place de Figeac avec Marco, pèlerin canadien francophone.



La traversée de la Margeride démarre sous le soleil jusqu'à Aumont-Aubrac, mais le domaine du Sauvage porte bien son nom : après une montée sur un sentier couvert de neige masquée par dix centimètres d'eau, je débouche dans cette immensité un peu hostile, je l'avoue ; je suis pris dans le blizzard, vent extrême et neige tombant à l'horizontale ; impossible de regarder en face, je regarde donc mes pieds, il n'y a plus de marques visibles du chemin et j'avance au feeling. Le soir au hameau des Faux, je suis content d'avoir du chauffage pour sécher les chaussures et m'attabler avec une dizaine de pèlerins.

Le lendemain, la traversée de l'Aubrac se fait dans le brouil-

Le coeur dans les étoiles (suite)

lard et le vent glacial. Le chemin est recouvert par endroits de dix centimètres d'eau. Quelques tapis de jonquilles tentent d'égayer le paysage. Le soir, à Nasbinals, troisième séchage de chaussures, qui auraient dû être étanches ! Aubrac est recouverte d'une bonne couche de neige, mais le paysage est extraordinaire : la Dômerie sous un tapis blanc, la solitude et le silence encore une fois propices à l'émerveillement et à la méditation. Je crois entendre la cloche sonner pour les pèlerins égarés. Après Saint-Chély-d'Aubrac, je retrouve des conditions plus favorables : le paysage en est transformé (le pèlerin aussi !), le soleil et les températures réchauffent un moral qui n'était aucunement atteint. A Livinhac-le-Haut, je mange et dors dans la même chambre que Marco, pèlerin canadien francophone. Nous sympathisons tout de suite. Le lendemain, 29 avril, à force de nous retrouver sur le chemin, nous finissons le parcours ensemble jusqu'à Figeac. Là, nous casse-croûtons au soleil sur la place et nous nous quittons. Lui fait étape ici pour partir sur Rocamadour ; quant à moi, je continue ma journée sur le chemin jusqu'au Mas de Vergnes.

J'atteins Cahors le 1^{er} mai sous le soleil, puis Montlaurun, où je suis accueilli à l'ancien presbytère, gîte magnifique sur la colline tenu par des Anglais. Là encore, je suis seul, mais l'accueil est très chaleureux. Le jeudi 3 mai, je suis à Moissac en début d'après-midi. Ma femme étant en vacances à Toulouse, nous avons convenu de nous retrouver à mon étape. Nous passons l'après midi ensemble et visitons bien sûr l'abbaye. Elle peut constater de visu que, conformément à ce que je lui raconte au téléphone, je suis en pleine forme. Je dors au gîte de la Petite Lumière, au-dessus de la colline qui domine

Moissac (bonjour les escaliers !). Mais la récompense est là : mon hôte, Anne Vittot, est franc-comtoise et je connais bien son grand-oncle qui a été dans les années 70 une figure majeure du combat syndical lors de l'affaire Lip.

Le Gers est fidèle à sa légende : quand il a plu, la terre vous colle aux basques et c'est ainsi qu'après Marsolan je m'étaie de tout mon long dans la boue, les chaussures n'adhérant plus. Quand je relate ce fait à la personne qui tient l'office de tourisme de La Romieu, elle me répond en souriant : « *Vous ne connaissez pas le dicton ? On dit que dans le Gers, la terre*



est amoureuse ».

Sur le plateau avant Lectoure, j'ai ma première vision des Pyrénées enneigées avec Lectoure au premier plan : une image fabuleuse. Est-ce que je parviendrai à passer les Pyrénées avec toute cette neige ? Je vis le résultat des élections présidentielles au Café de France à Eauze. Puis c'est la fin de la traversée du Gers, les Landes et l'entrée dans les Pyrénées-Atlantiques.

Philippe Roy □

(2^{ème} partie du récit dans le bulletin n°34 de juillet 2013)